HORIZONS SALÉSIENS

H6

JOSEPH AUBRY

(1916-1994)

par Francis Desramaut SDB

ÉDITIONS DON BOSCO
4 Impasse Clair Soleil
14000 CAEN

HORIZONS SALÉSIENS

H6

JOSEPH AUBRY

(1916-1994)

par Francis Desramaut SDB

ÉDITIONS DON BOSCO
4 Impasse Clair Soleil
14000 CAEN

Des Franches Montagnes au Château d'Aix

Dans la confédération des cantons suisses, le Jura, surtout sa partie catholique, n'avait jamais pleinement admis son rattachement, en 1815, au canton de Berne protestant et en majeure partie de langue allemande. Après des dizaines d'années de contestation, avec les autres districts francophones de Delémont et de Porrentruy, le district dit des Franches Montagnes obtint, en juin 1974, de former enfin un canton particulier. Le canton du Jura fut effectivement créé le 1er janvier 1979. Le haut plateau des Franches Montagnes (1000 mètres d'altitude moyenne), que l'on croirait négligeable (son chef-lieu Saignelegier n'avait encore que 1650 habitants en 1955), est pourtant, avec ses maisons basses, ses prés-bois de sapins, parcs naturels où pâturent des chevaux bais et des vaches laitières, et sa population calme, habile, laborieuse, à la religion exigeante, l'un des pays les plus intéressants du Jura suisse. La Vierge Marie, la messe, le pape, ces réalités sacrées méprisées par les voisins bernois y sont d'autant plus ardemment vénérées.

Le 1er janvier 1916, Marie-Joseph-François Aubry, fils de Joseph, horloger-graveur, et de Jeanne Cattin, son épouse, vit le jour aux Breuleux, village de ces Franches Montagnes farouchement francophones et catholiques[1]. La suite des prénoms signifiait sans ambages que ses parents plaçaient d'emblée l'enfant sous le patronage de la Sainte Famille de Nazareth. Joseph - ce sera son prénom usuel -, son septième et dernier enfant, témoignera toujours d'une intense vénération envers son père, en qui il lira publiquement les vertus du saint époux de Marie. Ses parents « avaient une foi admirable », nous écrit l'une de ses soeurs. Ensemble on priait Dieu naturellement présent dans ce foyer

chrétien. L'école communale des Breuleux donna à Joseph un premier enseignement. Et ce fut l'éclosion. « Quel est votre plus beau souvenir d'enfance ? », lui demandait-on en 1992. Il répondait : « Le moment où j'ai entendu le mystérieux appel de Dieu »[2].

Quand il eut dix ans, peu après sa confirmation (16 juin 1926), don Bosco lui ouvrit le chemin de sa vocation. Joseph pénétra pour la première fois le 20 septembre 1926 dans le monde salésien qu'il n'abandonnerait jamais. Depuis 1912, un petit pensionnat dénommé La Longeraie, création du P. Pierre Gimbert, était implanté à Morges, dans le canton de Vaud, sur les bords du lac Léman. Joseph Aubry y passa quatre années (1926-1930) : septième, sixième, cinquième et quatrième. Pierre Gimbert ayant été nommé provincial de Lyon en 1925, Pierre Gauthier lui succédait à la tête de La Longeraie. Mais l'esprit, que le fondateur avait insufflé à cette maison pendant treize ans, subsistait très vivace, « fondé sur une piété solide et jalousement sauvegardée, sur une fidélité presque aveugle aux traditions salésiennes, sur le culte de l'autorité et donc sur la discipline, la régularité, la politesse et la distinction »[3]. L'ambiance de La Longeraie était familiale et «très chaude». Tous les salésiens présents, prêtres, clercs et coadjuteurs, l'entretenaient ; certains, tels le jeune clerc Séraphin Cartier et le coadjuteur Robert Puthod, plus particulièrement. Les vacances de Joseph à Noël 1928 furent attristées par la maladie mortelle de sa mère (décédée le 20 janvier 1929). Sa soeur Suzanne était présente quand la sainte femme lui demanda s'il avait toujours l'intention de devenir prêtre. « Sa réponse fut un oui sans hésitation », nous écrit-elle aujourd'hui.

Lorsqu'il eut quatorze ans, en 1930, Joseph Aubry, traversant la frontière, s'en fut, dans la France toute proche, poursuivre et achever ses études secondaires dans une autre école salésienne fondée en 1917 par le P. Louis Festou à quelque distance de Saint-Étienne (Loire). Le « Château d'Aix », sis au creux d'une vallée qui porte le nom de la rivière - l'Aix - qui la parcourt, abritait alors une vaillante communauté éducative de fils de don Bosco et d'élèves qui leur étaient confiés. Un confrère de Joseph Aubry qualifiera plus tard de « rudes » et de « merveilleuses » les sept années qu'il venait d'y passer entre 1922 et 1929. «Rudes à cause du climat. Chauffage réduit à quelques poêles à bois dans les classes... Les canalisations gelées, l'hiver, par - 20°, il fallait à 5 heures 30 du matin, se lever, descendre au bord du lac ou de l'Aix, briser la glace pour mouiller le bout de sa serviette et faire un semblant de toilette ... courir dans la neige avec de gros sabots en récréation et en promenade ... avec une alimentation plus ou moins convenable qui ne réussissait pas à préserver des engelures aux pieds et aux mains ! Rudes années, à la spartiate vraiment, avec cet acharnement au travail rigoureusement contrôlé (...). Pourquoi merveilleuses, ces années ? Parce qu'on se sentait aimé ! Se réalisait, ce me semble, pleinement, cette recommandation de don Bosco aux salésiens : "Non seulement vous aimerez les jeunes, mais vous leur ferez sentir que vous les aimez"»[4]. Joseph commençait à peine de connaître cette maison quand elle perdit brutalement, le 7 octobre 1930, un directeur très aimé[5]. Tout reposa d'abord sur les solides épaules d'un prêtre énergique, trop énergique peut-être, qui cumulait les fonctions de préfet et de catéchiste[6]. Puis, après quelques semaines flottantes, un

être aussi bon qu'effacé, le P. Casimir Faure, nommé directeur, prit les rênes de l'oeuvre. Il « humanisa ses murs », m'a-t-on dit, et sut y maintenir l'esprit de piété, de travail, de joie sereine et de labeur constant qui la caractérisait. Pendant trois ans, Joseph y suivit avec foi les exercices de dévotion alors communs dans les maisons de don Bosco : messes et communions journalières, confessions fréquentes, exercices de la bonne mort au début de chaque mois, retraite de trois jours au printemps, neuvaine de Noël, très longs exercices de la semaine sainte d'autrefois, célébrations solennelles des fêtes de l'Immaculée conception le 8 décembre, de saint François de Sales le 29 janvier et de Marie auxiliatrice le 24 mai. C'était « l'élève parfaitement rangé, un casier en ordre impeccable », le « bon élève, dans les trois ou quatre premiers d'une classe de très bonne tenue. En maths - où j'intervenais - rapporte l'un de ses maîtres du temps, il était bon élève, sans plus : honnête en ses raisonnements comme en toute sa conduite »[7]. C'était un élève réfléchi. En première, me raconte un témoin, il était de ceux qui, avant d'entreprendre la traduction de versions latines ou grecques, au lieu d'écrire aussitôt quelques mots tâtonnants de la première ligne, étaient capables, bras croisés, d'en pénétrer lentement le sens pendant quarante minutes. Aussi, en juin 1933, il passa sans grand-peine à Lyon sa première partie de baccalauréat.

Le jeune religieux salésien.

Suite naturelle de sept années d'école salésienne, le 18 mai 1933 Joseph Aubry avait, d'une écriture encore ronde, petite et inclinée vers l'arrière, indice de sa timidité, « après avoir avec tout mon coeur prié Jésus, sa sainte Mère et notre Bienheureux Père don Bosco, après avoir mûrement réfléchi sur les conséquences qu'entraînera ma résolution, suivant enfin les conseils de mes supérieurs et me croyant appelé par Dieu à la vie religieuse et sacerdotale », formulé sa demande d'entrée au noviciat salésien de la Navarre (La Crau, Var). Il y prit la soutane le 14 septembre 1933.

Un événement unique, la canonisation de don Bosco le 1er avril 1934, transfigura l'année de la promotion 1933-1934. Joseph Aubry, dix-sept ans, qui était le plus jeune, et René Delafosse, trente ans, qui était probablement le plus âgé des dix-sept novices de la Navarre, composèrent, pour les enfants et les adolescents, une petite biographie du nouveau saint, destinée à paraître sous le pseudonyme : R. Delaubry[8]. René Delafosse, vaillant salésien d'esprit pratique († 1970), dont le nom ne figura jamais sur la couverture d'un seul livre, ne prit certainement qu'une faible part dans la rédaction de la brochure terminée à la veille de la fête romaine. A l'inverse, son collègue s'y révélait déjà écrivain alerte et pédagogue religieux aux idées salésiennes arrêtées. « R. Delaubry » professait une spiritualité des yeux levés sur la beauté et des âmes promises à la sainteté que l'éducateur « cisèle » au contact de l'Hostie et de la Vierge Marie. On découvre, à la fin d'un chapitre sur « la vivante auréole du Père », après une esquisse des portraits de don Rua, de Dominique Savio et de

Michel Magon : « Un saint, c'est un grand artiste, un créateur d'harmonie, d'équilibre et de splendeur. Saint Jean Bosco fut un de ces hommes aux yeux levés d'idéal, qui travailla, penché sur des âmes d'adolescents, à dégager de la gangue charnelle le diamant de sainteté que chacun porte en soi... Entre tous, il fut un réalisateur merveilleux, il réussit des « tailles » incomparables : il avait un secret. Or voici son secret : Aimer le Christ. Aimer la Vierge Marie. L'Hostie et la Madone, amours impérissables au coeur des vrais enfants de saint Jean Bosco... L'Hostie et la Madone, grande paire d'ailes pour monter vers les hauteurs, au pays des chefs d'oeuvre divins ». Quand, « à Lyon, le 17 mars 1934 », le provincial Hippolyte Faure signa le *Nihil obstat* du Delaubry, un auteur spirituel venait de naître dans la France salésienne. Il avait dix-huit ans.

Joseph prononça ses premiers voeux le 14 septembre 1934. « Il me semble m'être alors donné au Seigneur avec sincérité, rempli de joie et de courage », écrira-t-il cinquante ans après. Dieu ne le décevra jamais. « Jamais je n'ai douté d'avoir été appelé, pas même à certaines heures difficiles »[9].

Les heures de cette sorte ne lui furent pas épargnées. Son premier poste, à l'école salésienne de Montpellier, où il fut d'emblée professeur de quatrième-troisième avec des élèves à peine moins âgés que lui, ne lui apporta pas que des consolations. Les aspérités de l'oeuvre éducative surprirent sa candeur. Il y avait dans ce jeune homme un fonds de simplicité et de raideur que les garçons turbulents de Montpellier malmenèrent involontairement. Au terme de son triennat de stage pratique, il avouera dans sa demande de profession perpétuelle :

« Je viens de vivre trois années d'activité salésienne qui m'ont permis de connaître les difficultés générales rencontrées par un éducateur dans ses rapports avec les enfants - et les difficultés particulières découlant de mon caractère... »[10].

Il s'engagea définitivement dans la congrégation salésienne le 14 septembre 1937. Son curriculum d'études supérieures pouvait commencer. Durant les vacances d'été de 1935, il avait, à Montpellier, préparé et réussi sa deuxième partie de baccalauréat. Entre 1937 et 1939, tandis qu'il suivait au scolasticat de Lyon-Fontanières des cours de philosophie scolastique, les Facultés catholiques de la ville le préparaient aux divers certificats d'une licence en lettres latin-grec[11]. A l'automne de 1939, la guerre qui survenait et éloignait de leurs maisons nombre de salésiens français l'obligea à une année supplémentaire de stage pratique. Il la passa successivement dans deux écoles de sa province (Caluire et Château d'Aix). Puis, durant l'été 1940, les mobilisés reparurent. Entre 1940 et 1944, Joseph Aubry, en résidence au scolasticat de Lyon-Fontanières, fut élève de la faculté de théologie de Lyon.

A Lyon, le scolasticat jésuite de Fourvière et cette faculté avaient, de concert avec Le Saulchoir dominicain des environs de Paris, amorcé un renouveau scientifique des études religieuses qui, vingt ans après, porterait des fruits dans toute la catholicité. Les professeurs de théologie dogmatique, d'écriture sainte et de patrologie Henri de Lubac, Louis Richard, Emmanuel Podechard, Joseph Chaîne, Georges Jouassard, Léon Vaganay ... renonçaient aux méthodes sclérosées de la scolastique et introduisaient délibérément la critique historique en

exégèse et en histoire des doctrines. L'encyclique de Pie XII *Divino afflante Spiritu* (30 septembre 1943) les encourageait. La subversion du donné traditionnel sur lequel avaient travaillé les théologiens commençait. Ce qui avait été refoulé depuis la crise moderniste du début du siècle resurgissait. Les résultats des recherches de ses professeurs enchantaient Joseph Aubry, qui les relevait consciencieusement sur des cahiers parfaitement tenus. Dans sa résidence du scolasticat de Fontanières, il avait pour condisciple une autre future lumière des salésiens de France. Les universitaires de la maison avaient droit à une salle particulière, distincte de la salle d'étude commune des scolastiques. « Notre amitié s'est surtout faite et soudée pendant nos études de théologie à la Catho de Lyon, m'écrit le P. Simon. Nous occupions une pièce au premier étage, à côté du bureau du Provincial. Face à face pendant quatre années, nous avons beaucoup échangé sur de multiples sujets : théologiques, spirituels, salésiens, etc. Chaque dimanche nous allions à pied à Fourvière pour prier longuement dans la chapelle de la Vierge noire. Nous avons également fait ensemble des camps de J.E.C. (Jeunesse Étudiante Chrétienne) dans la montagne aux environs de Tarare »[12]

Pendant les vacances d'été, Joseph retrouvait volontiers sa maison du Château d'Aix. En juillet 1943, il y manifesta de manière inattendue la générosité de son coeur. Un témoin particulièrement renseigné nous l'explique. Le 11 mars 1994, soeur Marie-Thérèse Guillot, religieuse augustine de Notre-Dame de Paris, nous écrivait : « Mon frère aîné Jean Guillot se destinait, en principe, à être salésien. Il enseigna une année (probatoire) au collège salésien du Château d'Aix (St Martin-la-

Sauveté, près de Roanne). En fin d'année scolaire il fut emporté par une maladie difficile à guérir à cette époque-là.(C'était le 29 juin 1943.) Papa et Maman furent invités par le Directeur du Collège à passer au Château d'Aix quelques jours après l'enterrement de mon frère (il était décédé à l'hôpital de Roanne). C'est à ce moment-là qu'ils rencontrèrent le jeune père Joseph Aubry, venu, si mes souvenirs sont bons, pour continuer les cours qu'assurait mon frère. (Le Père Aubry n'a pas connu mon frère, il était déjà hospitalisé). Très ému par la peine de mes parents, le Père Aubry offrit à Maman de « remplacer » son fils en continuant de lui écrire « comme si c'était Jean » ... en lui envoyant les « Échos du Château d'Aix »... Bref, mes parents acceptèrent, très touchés par la démarche de ce jeune Père (pas encore ordonné). C'est ainsi que le P. Aubry entra dans la famille. Il venait nous rendre visite, passer de temps en temps quelques jours de congé à la maison. Et, naturellement, tout un courrier fidèle... ». Soeur Marie-Thérèse démontre ensuite que cinquante années n'émoussèrent jamais cette amitié filiale et familiale[13].

La période 1940-1944 était de guerre, de pénurie et d'insécurité, à Lyon en particulier, capitale de la résistance à l'occupant. A son terme, l'ordination sacerdotale fut devancée au 4 mars 1944, par crainte que les événements tragiques et les bombardements ne la rendent impossible à la date normale du 29 juin. Ce 4 mars, un évêque lorrain réfugié, Mgr Joseph Heintz, ordonna prêtre Joseph Aubry dans la chapelle de Lyon-Fontanières en même temps que cinq de ses confrères salésiens[14]. Personne n'avait pu venir de son pays natal. Le coeur sensible du père Aubry en souffrit. En juin - le

mois du débarquement allié en Normandie - il obtint sa licence en théologie ; et, en juillet, « par un beau clair de lune », nous a-t-il appris, il franchit clandestinement la frontière du Doubs et put enfin célébrer une « première messe » parmi les siens[15].

La guerre n'ayant cessé qu'avec la capitulation allemande (8 mai 1945), le P. Aubry, empêché de rentrer en France, fut envoyé pour l'année 1944-1945 à l'orphelinat salésien de Sion en Suisse, où il catéchisa de jeunes enfants. Cadeau très apprécié par notre jeune prêtre : l'aumônerie improvisée du Club Alpin lui offrait alors « l'occasion de splendides ascensions en montagne[16]. »

Le professeur de théologie.

Joseph Aubry est entré dans sa trentième année. Bien préparé par de longues études il commence sa vie active. « Qu'auriez-vous fait dans la vie si vous ne vous étiez pas fait salésien ? », lui demandait-on récemment. Il répondait sans hésiter une seconde : « Éducateur enseignant »[17]. Le monde salésien lui permit longtemps de satisfaire ce voeu fondamental. Entre 1945 et 1947, il fut professeur de première et directeur spirituel au Château d'Aix, la maison de son deuxième cycle secondaire. Et, en 1947, il entama au scolasticat de Lyon-Fontanières vingt années d'enseignement et de direction spirituelle. Il y fut professeur de théologie dogmatique. A vrai dire, ses supérieurs l'avaient destiné à la pédagogie, discipline dans laquelle il obtint un diplôme en 1948. Mais le succès des leçons de théologie dogmatique données en suppléance en 1947-1948[18] l'orienta vers cette science difficile. A la surprise et à l'admiration reconnaissante des étudiants, ses auditeurs, finies les thèses froides, arides

et pas toujours convaincantes des manuels d'Adolphe Tanquerey, qui tentaient d'en démontrer la solidité à l'aide de phrases de la Bible et de la tradition ecclésiastique supposées en parfaite harmonie avec les déclarations du magistère, dont elles répétaient les formulations. Les traités classiques, écrits par le P. Aubry dans un langage neuf, suivaient le flux de l'histoire de la révélation : Bible, pères de l'Église, théologiens et magistère ecclésial, tenaient compte des questions contemporaines qu'elles n'esquivaient jamais et préparaient ainsi les futurs prêtres à la prédication et à la catéchèse.

Le P. Aubry enseignait la théologie avec un grand sens pédagogique. Pour expliquer la religion à ses concitoyens, Nicolas de Flue, le saint de la Suisse du XV^{e} siècle, s'était servi de symboles schématisés. Il avait, nous dit son biographe, commenté un schéma de la roue aux six rayons pour rendre compte du mystère trinitaire[19]. Était-ce par atavisme ? En classe de théologie dogmatique, le P. Aubry dessinait au tableau noir des ballons et des flèches, qu'il accompagnait de termes sacrés tracés par lui en caractères droits, serrés et énergiques. Il résumait ainsi toute l'histoire du salut, de la Trinité divine à l'eschatologie. Dieu est plénitude d'amour infini ; Il crée le monde, car l'amour n'a de cesse de se répandre ; cependant, par le péché, la créature libre rompt l'alliance avec Lui ; Il la rétablit par et dans l'incarnation rédemptrice du fils de Dieu, pour la faire triompher dans l'éternelle parousie. Plusieurs anciens élèves avouent avoir été séduits par ces formes d'explications. « J'appréciais ses tableaux de synthèse, par exemple celui qu'il avait écrit au tableau sur l'eucharistie », confie l'un d'eux ordonné au début des années cinquante[20]. Un autre : « J'ai

particulièrement apprécié la rigueur et la clarté de ses cours, ainsi que son esprit de synthèse à tel point que, par la suite, lors de retraites ou de missions qu'il m'était donné d'animer, je reprenais ses démonstrations, m'aidant - comme il le faisait lui-même - du tableau noir et de ses schémas évocateurs ». « Il avait un très grand esprit de synthèse, écrit un troisième. Dans ses cours, tout un chapitre tenait résumé dans son titre : une ligne de mots réunis par des traits d'union, afin de former un tout inséparable, spécialement dans son traité sur l'eucharistie pour bien faire comprendre qu'elle était au coeur de la vie chrétienne et qu'elle rassemblait en elle toute l'histoire du monde. De nombreux petits schémas au tableau s'efforçaient de favoriser la compréhension des points les plus obscurs. Il était très pédagogue. Parfois même, il se laissait emporter par son élan et, à la fin d'un cours, pensant exprimer le comble de son enthousiasme, il eut cette phrase célèbre : ça vaut tout Victor Hugo ! »[21].

Ses talents et sa foi attiraient les dirigés. « Mon premier contact avec le P. Aubry remonte à 1948 : retraite de milieu d'année au scolasticat de Villiers-le-Bel. J'avais fort apprécié et décidai de le choisir comme confesseur lorsque je serais à Fontanières. Ce que je fis... »[22]. Catéchiste de la maison, il tentait par tous les moyens de susciter chez les étudiants des relations personnelles avec Dieu, surtout par la prière dialoguante. La liturgie recevait tous ses soins. Dieu Père, son fils incarné Jésus, sa « douce mère Marie » étaient pour lui des personnes vivantes. La prière communiquait une vie surnaturelle aux pauvres créatures qui les imploraient. Dans une notice sur saint François de Sales, le P. Aubry écrira quelques mois avant de mourir : « ... Le christianisme

n'est rien s'il n'est pas avant tout un personnalisme, une vie de relations intimement personnelles entre chaque croyant et son Dieu vivant. La « dévotion » ou « vie dévote », c'est cela, précisément. La pauvreté de la vie spirituelle de tant de chrétiens vient du fait qu'on leur a enseigné à adhérer à une doctrine et à une morale, et non avant tout à une mystique : aimer l'Amour infini, et dialoguer avec lui dans un étonnement toujours nouveau ». Pour le plus grand bien de ses étudiants, le professeur de théologie dogmatique de Lyon-Fontanières des années cinquante et soixante enseignait, quant à lui, une mystique. Avec ferveur, avec enthousiasme même. « D'une sensibilité très forte, il parlait, en tant que professeur, non seulement avec sa pensée, mais aussi avec son coeur et sa foi, tout « tendu vers le Père », s'adressant certes, à l'intelligence de ses auditeurs, mais également à leur affectivité, afin que la théologie imprègne vraiment toute leur vie et épanouisse leur foi chrétienne »[23].

Il rayonnait hors des murs du scolasticat lyonnais et marquait « un grand nombre de jeunes à qui il prêchait des retraites ou récollections et dont plusieurs le choisirent ensuite comme guide spirituel, restant en relation avec lui, même après son départ pour Rome. Je pense tout particulièrement aux grandes filles de l'école Sévigné des soeurs salésiennes de Marseille ou à celles de l'Institut normal ménager de la montée Saint-Laurent à Lyon. Il laissait toujours un petit feuillet-souvenir pour aider ces jeunes à prolonger leur réflexion et leur prière »[24]. Dans le *Bulletin salésien* des années cinquante une rubrique très lue : Pédagogie salésienne et famille, suivie d'une brève « histoire pour Michou et Line,

mes grands amis » signée par le P. Jean-Marie, transmettait anonymement ses leçons spirituelles aux parents chrétiens de la famille salésienne. Les supérieurs français de l'époque faisaient de lui un « catéchiste provincial », mission inédite qu'il assuma avec fougue et qui l'amena à procurer aux salésiens de très utiles instruments d'action spirituelle. Dès 1948, il diffusa - anonymement - (il a fallu qu'un exemplaire avec mention de l'auteur calligraphiée par ses soins et déposé autrefois dans la bibliothèque de Lyon-Fourvière m'en apprenne l'origine) : *Plus près du Christ.* Mon livret de prières,[25] brochure remplie non seulement de formules de prières, mais de judicieux conseils. Celui-ci par exemple : « Garçon, j'ai à te dire un secret. Si tu veux devenir vraiment quelqu'un et être heureux jusqu'au fond de toi-même, prie de toute ton âme et souvent. Tâche d'aimer ce petit livre qui va t'aider à bien prier et à devenir toujours un peu plus Fils de Dieu » (p. II). Il composa dès 1950 le cantique très évocateur de sa spiritualité : « Dominique notre ami, conduis-nous près du Seigneur »[26]. La béatification (5 mars 1950) et surtout la canonisation de Dominique Savio (12 juin 1954) donnèrent au P. Aubry l'occasion d'une campagne spirituelle très active, dont il fabriqua lui-même les principaux instruments. Il rédigea anonymement une grande partie des numéros spéciaux du *Bulletin salésien* (avril 1950, puis octobre 1954) consacrés au saint enfant. La campagne de la canonisation fut étalée sur une année (8 décembre 1954 - 8 décembre 1955). Pour la diriger dans les maisons salésiennes françaises, il publia - anonymement encore - deux fascicules parallèles beaucoup plus remplis de substance que ne l'imaginèrent certains de ses bons amis qui, bien entendu, ne les lurent jamais : *Pour*

connaître saint Dominique Savio patron des adolescents [27] et *Directoire pour l'année Dominique Savio, 8 décembre 1954 - 8 décembre 1955* [28]. Au terme de ce directoire, le P. Aubry apostrophait le lecteur salésien qui ne partageait pas toujours l'enthousiasme du rédacteur : « En fin de lecture de cet opuscule, ne dites pas : « C'est pas trop mal ! » Dites : « *Agissons !* et sans tarder. Un acte vaut mieux que le sentiment le plus éthéré et que la velléité la plus émue ».

On mesurera difficilement l'impact salésien de la refonte par ses soins en 1951 de la *Jeunesse instruite* traditionnelle, qu'il titra à l'origine : *Avec le Christ vers notre Père dans nos maisons salésiennes.* Les conseils spirituels du début, puis les prières commentées, les programmes pour « les circonstances particulières de la vie », enfin les cantiques de la dernière partie, tout avait été revu, réexprimé, complété et modernisé par le P. Aubry dans ce beau petit livre illustré « imprimé pour toi avec compétence et grand soin par les apprentis de Don-Bosco, place du XV^{e} Corps, Nice », selon la formule du médaillon de sa dernière page. Jusqu'en 1962, quand le titre fut devenu : *Prier et vivre en fils* (ou : *fille) de Dieu,* il connut plusieurs éditions et fut adapté pour les filles. On le traduisit en italien, signe non équivoque de sa valeur spirituelle et salésienne. Puis, au cours des années soixante, la suppression du latin - que le manuel honorait -, la transformation de l'ordinaire de la messe et de la liturgie des heures, la disparition dans l'usage courant de prières jusque-là habituelles le matin et le soir... périmèrent la *Jeunesse instruite* du P. Aubry, qui toutefois, reste un témoin du sens religieux de son rédacteur.

Probablement au titre de catéchiste provincial, en 1953, le P. Aubry lança le premier numéro imprimé de *Don-Bosco-France* (je spécifie : *imprimé,* car le P. Schiélé avait précédemment diffusé des numéros polycopiés sous ce titre dans la province de Paris). C'était, disait-il à ses confrères de la province de Lyon, un « lien de famille entre nous tous, province du Nord comprise, concourant : à nous rapprocher dans nos joies, nos peines, nos soucis apostoliques ; à nous communiquer nos expériences sur tous terrains ; à approfondir notre esprit religieux salésien ; à nous alerter sur tels problèmes contemporains ». Sous cette direction, ce bulletin trimestriel paraîtra jusqu'en 1971, d'abord régulièrement durant les années cinquante et le début des années soixante ; puis, de façon intermittente jusqu'au départ du P. Aubry de la région lyonnaise. Il rédigeait lui-même la plupart des articles de fond : « Conduire nos adolescents à Jésus-Christ » (avril 1953), « Bénie soit sa glorieuse assomption » (juin 1953), « Notre-Dame des batailles » (avril 1954), « Ces pauvres actions de grâces » (janvier 1955), « Tuer l'individualisme » (octobre 1955), « Notre méditation quotidienne » (octobre 1956), « Vivre le carême » (janvier 1957), « Le Sacré Coeur dévotion valable » (avril et juillet 1957), « Rajeunir l'examen de conscience » (octobre 1957), « Rendement spirituel de notre trimestre » (janvier 1959), etc. Peu enclin aux petits arrangements, il bousculait ses confrères somnolents à propos de la messe, de la méditation, de la dévotion au Sacré Coeur de Jésus, de leur insouciance de l'année liturgique ou de leur faible organisation d'une année mariale. Ne pas faire de Pâques un sommet de l'année était pour lui une hérésie pratique. L'inertie de ses confrères éducateurs le

scandalisait. (Les soulignés - dont il abusait d'ailleurs - témoignaient de son impatience). « Nous avons le grave devoir de préparer durant le carême nos élèves à renouveler *pour de bon* leurs *promesses baptismales* dans la nuit de Pâques, geste précédé de la *confession* pascale, couronné par la *communion* pascale (...). Le catéchiste a le souci principal de cette préparation. Mais c'est *toute la maison* qui fait son carême. Et sur un triple plan : 1° Liturgique : Cendres, les dimanches, les vendredis. 2° Doctrinal : catéchismes, sermons, mots du soir. 3° Ascétique : engagement pratique, jeûne, travail, charité ... » (janvier 1957).

Le P. Aubry sortait du monde strictement salésien par l'enseignement religieux, la direction spirituelle, les retraites et les écrits.

Le prêtre responsable des religieuses dans le diocèse de Lyon recourait à lui pour des cours doctrinaux aux novices et aux jeunes soeurs. Il les donnait dans une grande salle des Facultés catholiques. Les auditrices commentaient ces leçons en communauté. L'une ou l'autre devenaient ses dirigées. Les supérieures lui demandaient parfois conseil. Il commençait dès lors de les prodiguer par des écrits publiés. Quelqu'un aura-t-il jamais la patience de recenser les articles signés par lui dans les revues religieuses de l'époque, de l'*Union* (rue de Fleurus, Paris) en particulier ? Le P. Aubry diffusait alors ses premiers petits livres de spiritualité, adaptations de quelques parties de ses cours de théologie. On vit paraître en 1956 : *Le Saint-Esprit et notre vie spirituelle*[29], en 1957 : *Nazareth, rédemption de la famille et du travail*[30], et, en 1961 : *Le mystère du coeur transpercé*[31]. Enfin, au cours de cette année 1961, il publia ce qu'il

considérait comme son premier véritable ouvrage : *Les mystères de Jésus sauveur* (Paris, Fleurus, 1961). C'était, écrivait-il dans l'introduction du livre, « à peu de corrections près, des leçons doctrinales plusieurs fois données à divers publics : novices, jeunes religieuses, catéchistes, professeurs de l'enseignement libre, militants d'Action catholique ». Ses quinze chapitres monnayaient le *De Verbo incarnato et redemptore* et le *De Maria Virgine,* que le P. Aubry avait médités et expliqués au cours des treize années précédentes. La théologie de ce mystique débouchait régulièrement sur la contemplation et la prière. Une élévation terminait une dissertation en soi fort aride sur « le mystère du fils de Dieu en son être incarné » : une personne en deux natures distinctes. « Demandons la grâce d'une foi éclairée pour croire plus fermement à l'incarnation qui est, selon le mot de Péguy (dans le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc), « la plus grande histoire de la terre et aussi la plus grande histoire des cieux ... la seule histoire intéressante qui soit jamais arrivée »[32].

Vinrent les années soixante avec le concile (1962-1965), la révolution culturelle silencieuse de 1963-1964 et les exaltations soixante-huitardes. Le monde qui tournait un peu fou désorientait les sages, dont il escamotait les repères. L'enseignement théologique du P. Aubry était l'expression d'une foi inébranlable. Il ne proposait pas la vérité : il l'assénait. Sa construction doctrinale était « fondée sur la Tradition plus que tentative de réponse aux questionnements contemporains, nous écrit l'un de ses collègues des années troubles. Cet aspect fondamental de sa personnalité en faisait davantage un éducateur de la foi en milieu religieux ou croyant, plus qu'un

évangélisateur auprès des masses éloignées de l'Église. Il était parfait pour ceux et celles qui cherchaient à consolider leur foi, à la nourrir ; mais je crois pouvoir avancer que, dans notre milieu de séminaristes (n'oublions pas l'ambiance des années 68 !), les certitudes inébranlables qu'il affichait étaient quelque peu suspectes aux yeux des confrères les plus engagés dans l'action catholique ouvrière ou les milieux déchristianisés »[33]. Admiré à peu près sans réserve par les étudiants des années cinquante et du début des années soixante, le P. Aubry eut la surprise de se voir plus ou moins ouvertement contesté en 1966-1968. « Sa droiture naturelle le disposait médiocrement à tolérer l'esprit toujours quelque peu frondeur de certains grands élèves », écrit avec prudence son provincial de l'époque[34]. Loyal, il abandonna sa fonction de catéchiste, demanda et obtint une année de recyclage pour formateurs du clergé. Mais il n'eut pas à s'y soumettre.

Les années romaines.

En juin 1968, la maison de formation et le séminaire diocésain de Lumumbashi (Zaïre) réclamaient, pour une année au moins, un éducateur compétent. Il fallait un salésien francophone. Roland Ghislain, devenu catéchiste du scolasticat de Fontanières, était désigné pour cette tâche[35]. Le P. Aubry, certainement dépité par le contexte scolaire : les petites communautés, la mise à mal des cours magistraux, la contestation de l'autorité, le relâchement de la discipline, nouveautés tellement contraires à son tempérament, saisit l'occasion de s'échapper, offrit d'assumer le poste et partit lui-même en Afrique noire. Il l'ignorait, mais il assumait de la sorte

le virage de sa vie apostolique, jusque-là centrée sur Lyon. Son regard s'élargit, l'Afrique le captiva. « Je découvre avec stupeur la misère (mais aussi les vertus cachées) du Tiers-Monde et mon coeur s'attache à jamais à mes frères noirs », expliquera-t-il plus tard[36]. Aussi quand les provinciaux français voulurent le ramener à Lyon en 1969, les Noirs les supplièrent de le leur rendre. (La pétition subsiste dans son dossier.) Ils l'obtinrent pour une deuxième année (1969-1970). Et l'Afrique le transforma. « Je l'avais connu toujours très strict, en soutane, se souvient l'un de ses anciens élèves, qui l'admire beaucoup. En clergyman quand il se rendait en Suisse. Je le retrouvai à Lyon, un jour d'été il est vrai, littéralement débraillé : en civil et largement dépoitraillé. Et il me tutoyait. « Alors ! Ça va ? Comment vas-tu ? ... Qu'est-ce que tu fais ? ». J'ouvrais de grands yeux et n'en croyais pas mes oreilles. L'Afrique, où il avait trouvé un monde tellement différent du sien, l'avait changé[37].»

Rome commençait de l'accaparer. Dès l'intervalle de ses années africaines, en juillet-août 1969, il fut, dans la moiteur de l'institut San Tarcisio, le membre le plus actif des premières commissions de préparation du chapitre général spécial. La rédaction des quatre fascicules de synthèse : « Voici ce que les salésiens pensent de leur congrégation », condensé des avis des chapitres provinciaux, lui avait incombé[38]. Il avait joué un rôle décisif dans celle du fascicule « Problèmes et perspectives pour le deuxième chapitre provincial spécial »[39], qui, en des sens divers, émut alors beaucoup les esprits salésiens. Définitivement rentré d'Afrique, le P. Aubry participa, en 1970-1971, aux travaux des deuxièmes commissions de préparation du chapitre général spécial, qui se

tinrent alors à Frascati ; puis, avec trois autres confrères (qui, semble-t-il, se rangeaient habituellement à ses avis), du 20 avril à fin juin 1971, il rédigea un projet de constitutions salésiennes destinées à être, en majeure partie, celles que recevraient les salésiens *ad experimentum* entre 1972 et 1984. Très naturellement le chapitre général spécial l'invita à ses séances au titre d'expert. « De quelle période de votre vie vous souvenez-vous avec le plus de satisfaction ? », lui demandera-t-on. Il répondit : « Des années de travail pour contribuer au renouveau de la congrégation »[40]. Sa satisfaction n'eût pas été aussi grande s'il n'avait pas fort bien réussi. Grâce à sa clarté d'esprit, à l'art de ses formules, à ses connaissances en théologie spirituelle, à ses longues méditations sur don Bosco et Dominique Savio, et surtout à la ferveur de son âme, il écrivait avec aisance des articles et des chapitres qui rencontraient l'adhésion sincère d'un grand nombre.

A la clôture du chapitre général, il ne regagna pas sa province de Lyon. Durant le deuxième sexennat de don Ricceri (1972-1978), don Egidio Viganò, élu conseiller général pour la Formation, l'attacha à son dicastère. Avec l'énergie et la puissance de travail qui le caractérisaient, le P. Aubry s'appliqua par des conférences, des retraites, des sessions et des écrits imprimés (en italien, cela allait de soi), à faire connaître et assimiler les acquis du chapitre général spécial. En 1972 déjà, il publiait un livre de deux cents pages : « Apôtre pour les jeunes. Cours d'exercices spirituels à partir des textes du chapitre général spécial des salésiens »[41], où il versait ses préoccupations de l'heure. L'ouvrage reproduisait d'abord sept « méditations » : 1) Caractère spécial de

ces exercices, 2) L'apôtre dans sa relation au Christ, apôtre unique, 3) L'apôtre salésien dans sa relation à ceux qu'il doit éduquer, 4) La « vie apostolique » de l'apôtre salésien, 5) L'apôtre a lui aussi besoin de se confesser, 6) L'apôtre en prière, 7) « Le disciple prit Marie chez lui » (Jean XIX, 27). Venaient ensuite onze « instructions » : 1) Nous renouveler par un retour à notre « mystère » (Const., art. 1), 2) La mission « critère sûr et définitif de notre identité » (don Ricceri) (Const., art. 3), 3) Notre mission : perspective et destinataires (Const., art. 2 et chap. II), 4) Aspects de notre service et de nos activités (Const., chap. II et IV), 5) L'esprit salésien âme de notre mission (Const., chap. VI), 6) Les ouvriers coresponsables de la mission, tous insérés dans l'Église locale (Const. chap. V), 7), Tous les membres de la famille salésienne sont ouvriers coresponsables de la mission (Const., art. 5), 8) La communauté fraternelle salésienne (Const., chap. VII), 9) Une mission accomplie par des éducateurs « évangéliques » religieusement consacrés (Const., chap. IX), 10) Partager salésiennement la pauvreté du Christ et des apôtres (Const., chap. XI), 11) Partager salésiennement la chasteté et l'obéissance du Christ et des apôtres (Const., chap. X et XII). Ces réflexions annonçaient : « Un chemin qui conduit à l'amour. Commentaire des constitutions salésiennes »[42], l'un de ses trois livres qui rencontrèrent le plus de succès. Il martelait ses convictions : la vie religieuse est une *sequela Christi ;* elle procède d'une consécration toute spéciale ; la mission et l'esprit font l'originalité d'une vie religieuse particulière ; il faut élargir le monde du religieux et de la religieuse de don Bosco aux dimensions de la famille salésienne. Jusqu'à la fin, le P. Aubry ne cessera plus de prêcher ces propositions à ses frères et soeurs. On les

retrouvera dans les dix-neuf conférences d'un autre ouvrage important : « Renouveler notre vie salésienne »[43], qui, neuf ans après l'édition italienne, paraîtra en français, adapté et augmenté, sous le titre : *Avec Don Bosco vers l'an 2000. Vingt conférences salésiennes*[44]. Il enracinait sa pensée dans la méditation de la figure et de la spiritualité de don Bosco, dont, en 1976, il entreprenait de diffuser les *Écrits spirituels*[45] avec beaucoup de succès. Don Bosco confortait sa propre doctrine sur la prière et l'action apostoliques.

Quand, en 1978, don Egidio Viganò eut été élu recteur majeur, le P. Aubry passa du dicastère de la Formation à celui de la Famille salésienne, alors confié à don Giovanni Raineri, son ami. Depuis le chapitre général spécial, il était devenu fervent de cette Famille. Les coopérateurs salésiens, surtout les plus jeunes, et les différentes congrégations agrégées aux salésiens auront désormais droit à toutes ses attentions. Il leur parlait, il leur prêchait, il écrivait pour eux. Ainsi, en octobre 1983, il publiait deux petits livres ayant pour titres : *Témoins de l'alliance,* vol. I : *Coopérateurs fiancés,* 128 p. ; vol. II : *Coopérateurs jeunes mariés,* 200 p., dont, nous apprend-il lui-même, l'impression en quatre couleurs, les belles photos, les pensées, les poésies, en un mot la présentation artistique, le réjouissaient fort[46]. En 1984, son dicastère prépara un projet de *Règle de vie apostolique* des coopérateurs, destiné à succéder à l'ancien Règlement proposé par Don Bosco un siècle auparavant. Ce texte fit l'objet d'examens, de retouches et de votes au deuxième Congrès mondial des coopérateurs, à Rome-Pisana, du 28 octobre au 4 novembre 1985. On le présenta au Saint-Siège, qui l'approuva le 9 mai 1986 ; et,

le 24 mai qui suivit, le P. Aubry était présent à la basilique Marie auxiliatrice de Turin, quand le recteur majeur promulgua le nouveau « Règlement de vie apostolique » des coopérateurs salésiens. Comme il l'avait fait pour leurs frères religieux, il s'empressa de diffuser un « Guide de lecture du Règlement de vie apostolique de l'Association des Coopérateurs salésiens », qui parut à Rome en 1987 [47]. En cet ordre, l'ouvrage dont il était le plus fier était le gros livre : *Cooperatori di Dio,* dont, en 1989, il pouvait annoncer la troisième édition rénovée [48]. C'était, dans le style de l'adaptation de la *Jeunesse instruite, Prier et vivre en fils de Dieu,* un manuel de formation personnelle et de prière des coopérateurs, « compagnon inspirateur de ferveur salésienne »[49].

Les travaux d'édition ne représentaient qu'une partie des activités du P. Aubry, attaché aux dicastères romains de la congrégation salésienne. Au long de l'année scolaire, il assurait un enseignement régulier de théologie de la vie religieuse à l'université salésienne de Rome. Il y ajoutait périodiquement des cours similaires, à Rome également, à la faculté Auxilium des Filles de Marie auxiliatrice et à l'École pratique de droit et de théologie de la Congrégation des Religieux. Au milieu des années quatre-vingt, nous le découvrons Assistant ecclésiastique de l'Union Internationale des Supérieures Majeures (UISG), charge qui l'obligeait à prendre part à toutes les réunions du conseil de cette institution et à rester sensible aux problèmes et expériences de la vie religieuse féminine dans les divers continents.

Le P. Aubry était devenu, à Rome, l'un des spécialistes de la vie religieuse, surtout féminine. Journées d'études, sermons, retraites, en Italie et hors d'Italie, ja-

lonnaient ses années scolaires. Ainsi, en 1991, il fut invité à des journées de réflexions soit auprès de diverses congrégations (soeurs Théatines à Palerme, Apôtres du Sacré Coeur à Rocca di Papa, soeurs Dorothées à Brescia, soeurs Ursulines de Somasque près de Lecco ; et, à Rome, Filles de l'Église et Frères maristes), soit auprès de groupes de la famille salésienne, soeurs ou coopérateurs (à Rome, aux directrices salésiennes ; puis à Zafferana en Sicile, à Pacognano près de Naples, à Pérouse, à Bari, à Campobasso)[50]. Excellent conférencier, il prêchait de nombreuses retraites. Cette même année 1991, il parla, en mai, aux soeurs salésiennes du midi de la France, en août aux soeurs africaines du Mali, en octobre à ses « chères soeurs de Saint Augustin » à Saint-Maurice en Valais (Suisse), enfin en novembre, aux soeurs missionnaires Xavières à Parme. Cet apostolat, confessait-il, lui faisait « un bien immense ». « Partager l'Évangile avec des gens qui en veulent me remplit de confusion et me stimule »[51]. Les gardes suisses francophones du Vatican, auxquels il prêcha une retraite de deux jours et demi en février 1986 « en voulaient-ils » eux-aussi ? « Je leur ai parlé du Seigneur, écrira le P. Aubry ; nous avons prié ; nous avons fait amitié ». Quelques jours après les Jurassiens du groupe venaient lui rendre visite à la Pisana[52].

Durant les mois d'été, entre juin et octobre, il partait désormais le plus souvent en longs voyages pour des retraites, des sessions et des séances de réflexion commune à travers l'Amérique, l'Afrique ou l'Asie. Son agenda nous apprend qu'en juin-juillet 1981, il était en Égypte et en Israël ; en 1982, en Écuador, au Mexique et en Haïti ; en 1983, non seulement en France, mais à nou-

veau au Mexique ; en 1985, quinze jours en Égypte et un mois dans le golfe de Guinée (Togo et Côte d'Ivoire) ; en 1986, dix jours au Brésil, cinq jours au Paraguay et un mois en Argentine ; en 1987, successivement : en Amérique, quatorze jours au Canada, trois jours en République Dominicaine, seize jours en Haïti ; en Afrique, quatorze jours au Togo, trente-trois jours au Burkina-Faso, dix-sept jours au Sénégal, quatre jours au Cap Vert ; enfin, en Asie, vingt-deux jours en Thaïlande. Cette année-là, il avouait être rentré « un peu fatigué »[53]. Une circulaire annuelle, expédiée habituellement vers Pâques à ses « parents et amis » (cent cinquante adresses en 1983, certainement plus dix ans après), leur faisait part de ses circuits, de ses découvertes et de ses réflexions admiratives ou attristées sur les régions traversées. En septembre 1992, il reconnut n'avoir jamais imaginé, au début de sa vie salésienne, que don Bosco l'entraînerait dans « 54 pays du monde ». Il réservait aux plus pauvres : Haïti, Burkina-Faso, les descriptions les plus soignées. Et il finit par conclure celles-là par des appels d'argent. On l'entendit. Ses circulaires nous apprennent qu'il recueillit en faveur de la malheureuse Haïti : deux mille dollars une année, trois mille cinq cents une deuxième, huit mille une troisième, dix mille une quatrième, dont il surveillait jusqu'à destination l'acheminement et la répartition confiés à la sage diligence des religieuses de l'île. La fibre jurassienne du P. Aubry, naturellement apte aux contemplations mystiques, était, par ailleurs, sensible aux nécessités matérielles et financières de l'existence.

En quoi il se montrait digne fils de saint Jean Bosco. En 1988, il contribua de son mieux à la célébra-

tion du centenaire de la mort de son saint fondateur. Il le fit, annonçait-il à ses correspondants, « par des conférences sur don Bosco (Rome, Naples, Bari, Ferrare..., et, en fin d'année, à Lugano, en Suisse), par des émissions en français à Radio-Vatican, par des articles en différentes revues (en Italie, mais aussi au Canada et en Espagne), enfin par des publications : une étude sur « le saint éducateur d'un saint adolescent : Don Bosco et Dominique Savio », le recueil des « Lettres du Recteur majeur sur la Famille salésienne », un livre illustré qui présentait les vingt-cinq groupes (religieux ou laïcs) dont se composait alors la Famille salésienne, une deuxième édition abrégée des Écrits spirituels de don Bosco...[54]. A la fin du mois d'août et au début du mois de septembre de cette année bénie, il participa avec enthousiasme à Turin et à Castelnuovo Don Bosco aux fêtes de la jeunesse et de la visite du Pape aux origines salésiennes. « Vous devinez comment tout cela a été pour moi source d'émotions, d'actions de grâces, de provocation à être un meilleur fils et disciple de don Bosco », confiait-il alors à ses amis[55].

Un salésien heureux.

L'image la meilleure de l'âme de ce salésien remarquable n'est pas celle de l'écrivain en chambre, ni du professeur théologien de la vie consacrée, ni même du prédicateur enflammé d'exercices spirituels, mais plutôt du prêtre qui exulte et qui acclame Jean-Paul II venu prier don Bosco dans son hameau natal. Un même enthousiasme pour sa vocation salésienne dans l'Église a soulevé Joseph Aubry de la canonisation de 1934, quand il était novice de dix-huit ans, à ce centenaire de

1988, quand, sans le savoir, il entrait dans la dernière ligne droite de sa laborieuse existence. « Plus qu'un théologien de la vie consacrée, affirmait le recteur majeur dans sa remarquable homélie des funérailles, don Joseph Aubry fut un témoin clair et convaincant du don inappréciable reçu d'en haut dans la profession religieuse et le sacerdoce ministériel. Il trouva dans ce choix la réalisation la meilleure de sa personnalité. Il était heureux d'être religieux salésien. La crise de ces décennies de sécularisation n'avait entamé en lui ni la satisfaction de son choix ni (la certitude de) sa valeur prophétique pour les temps nouveaux. La joyeuse satisfaction d'être salésien transparaissait en lui ».

Pour décrire cette âme, il serait possible, quoique assez caricatural, de lui appliquer les caractères que le P. Aubry attribuait au bon coopérateur salésien[56]: 1) Salésien qui tient la tête levée vers le ciel, 2) Salésien qui garde fermement les pieds sur terre, 3) Salésien qui étend les bras vers ses frères, 4) Salésien qui garde un coeur fervent et rayonnant. Relevons plutôt, aidé par des témoins de sa vie, quelques traits de sa physionomie spirituelle, quitte à en oublier beaucoup et à négliger des déficiences que, modeste, il reconnaissait aisément.

C'était un homme sympathique. « Le Père Joseph Aubry, un confrère charmant, un brin distrait, incarnait, illustrait à sa façon, la joie chrétienne et salésienne », nous dit l'un de ceux qui le connurent le mieux[57]. Il avait l'intelligence claire, géométrique et simplificatrice, plus que fine et profonde. Quand un enquêteur s'intéressa à « la qualité humaine » qu'il désirait posséder, il l'entendit lui répondre : « Ne pas compliquer les choses simples et simplifier les compliquées »[58]. Cette tournure d'esprit

plaît chez un directeur d'âmes et un conférencier vulgarisateur. L'interlocuteur ou l'auditeur ne se perdent pas dans les méandres de la complexité. Mais le penseur n'y trouve pas toujours son compte. Le spécialiste des sciences de l'homme tendrait plutôt à croire que, plus c'est compliqué, moindres sont les chances de se tromper. Quand, dans ses études des dernières années sur la vie consacrée, le P. Aubry n'attribuait qu'au souffle de l'Esprit Saint les variations de la vie religieuse au cours des siècles, il décevait autant l'historien que le sociologue, l'un et l'autre soucieux au contraire de déceler la multiplicité des influences qui conditionnent les comportements humains.

Quoi qu'il en soit, ses auteurs préférés du passé, Pascal et Péguy, selon la même enquête, n'avaient jamais cru nécessaire de noyer leurs idées dans un flux de termes obscurs et de phrases emberlificotées. Les discours du P. Aubry suivaient les schémas les plus orthodoxes : introduction, trois points (auxquels, dans ses sermons aux séminaristes, il adjoignait volontiers un quatrième, au risque d'impatienter des auditeurs moins bienveillants) et une conclusion. Il avait le don des formules simples et vraies. La prière poétique au Saint-Esprit qui clôt *Le Saint-Esprit et notre vie spirituelle,* avec ses images de vent, d'eau, de feu et ses allusions bibliques ; la prière trinitaire à partir du signe de la croix qui conclut *Le mystère du coeur transpercé,* sont l'une et l'autre d'une authentique beauté. Et, dans leur limpidité, les stances « après la communion », invoquant la bénédiction de Jésus sur le corps, les yeux, les lèvres, la langue et les mains du communiant, telles qu'il les transcrivit lui-même sur le carnet spirituel de l'une de ses dirigées, mé-

riteraient de ne pas disparaître à jamais. Lisons au moins l'une d'elles, au reste révélatrice des préoccupations spirituelles de l'auteur :

« Christ Jésus, bénis mes yeux.
Pose sur eux tes mains divines,
Tiens-les fermés à tout ce qui peut nuire,
Tiens-les ouverts à tout ce qui est beau.
Donne-moi des yeux clairs, des yeux francs,
et des yeux de douceur et de paix.
Et fais qu'un jour enfin,
ils puissent contempler dans le ciel
ton visage de Soleil
et celui de ma mère Marie. Amen ».

Nulle contorsion ne tourmentait les supplications rectilignes du P. Aubry. Certaines hymnes absconses en vogue dans l'Église française contemporaine le laissaient perplexe. Il peut surprendre quand, parmi les écrivains récents, on l'entend préférer André Frossard à côté de Jean Guitton[59]. Sa recension de l' « admirable témoignage » de ce publiciste intitulé : « Dieu en questions » nous en livre probablement les raisons. « Il tente d'y répondre - écrivait le P. Aubry - à 48 questions que lui ont posées des jeunes de 16-20 ans sur des thèmes majeurs : la vérité, la foi, la science, Dieu, la Bible, la prière, l'Église, la morale, la souffrance... Le style est dense et vibrant. Mais surtout la pensée est parfaitement honnête, vigoureuse, appuyée sur une expérience d'une singulière richesse »[60]. L'honnêteté, la clarté, la vigueur du style donnaient leur force aux écrits et aux discours du P. Aubry.

C'était un homme aux convictions religieuses inébranlables, « solide comme le granit de ses montagnes

suisses, roc sur lequel on peut s'appuyer sans crainte d'effritement, construire selon les recommandations évangéliques, fonder, « se fonder », pour tous ceux qui se préparaient à la vie sacerdotale, dit un témoin lyonnais des années soixante : une forteresse contre laquelle, apparemment, la tempête du doute n'avait pas prise (...) *Mutatis mutandis,* il me fait penser en ce domaine à notre Pape Jean-Paul II dans ses enseignements obstinés, contre vents et marées »[61]. Le rapprochement satisfait. Jean-Paul II était le « personnage vivant » que le P. Aubry disait admirer le plus « pour sa foi, son courage et la montagne de tâches qu'il parvient à accomplir »[62]. Ancré en Dieu, la devise purement religieuse du P. Aubry était : « Fiat ! Magnificat ! C'est-à-dire laisser faire Dieu et le remercier toujours de tout ce qu'il fait »[63]. Le mystère révélé imprégnait ce théologien, homme de foi réfléchie autant qu'indéfectible. Les paroles de la Révélation méditées depuis l'enfance avaient pénétré son âme, s'y étaient épanouies ; elles éclairaient toute sa conscience religieuse. Il traversait imperturbable le tissu des mots et de leurs innombrables exégèses. L'oraison l'élevait, à partir des textes bibliques, vers celui qui se communique dans la prière. Mais il ne se perdait pas dans les nuées. Au centre de l'année, la prière de Pâques lui rappelait le sens de la vie, « c'est-à-dire sa signification et sa direction : devenir des hommes libres, capables d'aimer Dieu en servant leurs frères, en travaillant à diminuer l'injustice et la souffrance du monde, envahis par la certitude que nous sommes acheminés nous aussi vers notre pâque ; notre vie et notre mort déboucheront dans la rencontre éblouie de la tendresse de Dieu notre Père »[64].

En lui l'espérance voisinait toujours avec la foi. La « vertu » qu'il appréciait le plus chez un être proche était, confiait-il, « l'optimisme qui s'emploie à réaliser »[65]. A Lyon, le P. Aubry annota, de Charles Péguy, l'un de ses classiques préférés, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu.* La démarche humble, menue et cependant assurée de l'espérance le charmait. « La petite espérance s'avance entre ses deux grandes soeurs et on ne prend seulement pas garde à elle./ Sur le chemin du salut, sur le chemin charnel, / sur le chemin raboteux du salut, sur la route interminable, / sur la route entre ses deux soeurs la petite espérance/ s'avance... ».

Il écrivait en 1984 : « Me voici donc, à 68 ans, à ce point de ma route, encore en santé (bien que le poids de l'âge se fasse aussi sentir) et capable de travailler encore de 10 à 11 heures par jour (il me faut de longues heures, car mon rythme de réflexion et de rédaction est plutôt lent...) »[66]. Les longues heures de bureau le rivaient à sa chaise de Rome comme à celle de Lyon. Après le déjeuner de midi, deux tasses de café fort lui maintenaient la tête fraîche. Et il couvrait des feuilles de son écriture droite, claire et décidée. Dans sa chambre étroite, entre des murs de livres et de dossiers, le visiteur, après un *Entrez* ou un *Avanti* bien articulés, mais un peu trompeurs, avait l'impression, sitôt la porte ouverte, de briser le courant d'une pensée. Le P. Aubry posait ses lunettes, massait son visage et tournait vers lui un regard interrogateur. Alors seulement, de coeur et d'esprit, le P. Aubry était à lui. Le travail était sa vie. « Était-ce par tempérament ? Était-ce par imitation de don Bosco, le père spirituel ? se demande aujourd'hui l'un de ses anciens collègues lyonnais. Les deux sans doute. Mais ce profes-

seur de théologie des années soixante, en pleine force de l'âge, avait une capacité de travail hors du commun. Sa nature généreuse et résistante l'y aidait, mais aussi l'exemple du père, Jean Bosco, qui avait fait du travail l'un des points forts de sa spiritualité (...). En dehors des offices, des cours et des repas, on le voyait assez peu « perdre son temps » en conversations, en récréation, sur le terrain de foot ou de volley. Il s'éclipsait et montait dans sa chambre. Le travail, les engagements et jusqu'à quelle heure de la nuit ? Les vacances ! Quelles vacances ? Il prêchait... »[67].

Car, s'il refusait les parlotes vides - et pas nécessairement inutiles ! - il adorait communiquer. Par tempérament actif, certes, mais aussi par vive sensibilité. Ce prêtre était « d'une très grande sensibilité et d'une disponibilité totale »[68]. Après cinquante ans de vie religieuse, il souhaitait « être de plus en plus sensible aux souffrances et aux besoins des hommes autour de (lui), sensible surtout aux attentes et aux espérances des jeunes... »[69]. Sa sensibilité le faisait communier aux valeurs africaines : « l'amour de la vie, la simplicité, la joie dans les humbles choses et au coeur même du dénuement, l'accueil toujours souriant, et aussi le courage (car la vie est dure), le rythme lent (pourquoi être toujours pressé ?), un sens inné du mystère et de la relation à Dieu »[70]. Ses frères ont pu vivre longtemps à ses côtés sans soupçonner le degré, à la réflexion surprenant, de cette sensibilité du P. Aubry. Elle explique ses emballements, ses abus de l'adjectif *capital* au cours des exposés théoriques, certaines absolutisations et, par ricochet, l'oubli du relatif. Il cultivait les amitiés spirituelles sensibles, un peu comme François de Sales, ce saint qu'il

disait admirer le plus auprès de saint Jean Bosco[71]. « François a magnifié la sensibilité humaine, remarquait-il dans l'un de ses derniers écrits. Périlleuse si elle s'exprime à part, elle devient précieuse si elle exprime l'amour authentique. « Notre saint, écrira la Mère de Chantal, n'était pas exempt de sentiments et émotions des passions et il ne voulait pas qu'on désirât d'en être affranchi » (lettre au R.P. Jean). « Je suis le plus affectif du monde, disait-il de lui-même... Il n'y a point d'âmes au monde qui chérissent plus cordialement, tendrement ... plus amoureusement que moi ; car il a plu à Dieu de faire mon coeur ainsi » (lettre de 1620, *Oeuvres* XX, 216) »[72]. Un paragraphe de son livret *Le mystère du coeur transpercé* sur les « formes concrètes » de l'amour sensible et lucide assure que « l'amour de Jésus ne fut ni stoïque ni platonique, mais senti, tendre, délicat », que « celui qui veut son coeur semblable à celui de Jésus n'a pas honte d'être sensible jusqu'au trouble de la colère ou des larmes, de l'angoisse ou des transports », qu'il lui importe seulement de ne pas dévier, de garder un « précieux équilibre » et de « se délivrer des faux amours »[73].

Sa correspondance avec telle de ses dirigées (sur une période de quarante ans) est sans équivoque sur la réalité et la délicatesse exemplaire de l'amour qu'il lui portait. « Un affectueux bonjour ! Monique, reçu ta carte ! » ; « Je vous embrasse très fort ! Ma petite Monique très chère ! Bon Carême ! parfumé et souriant... » (8 mars 1984). « Ma petite soeur bien aimée, Cloches de Pâques, remplissez le ciel du nouveau chant : alleluia ! C'est ce que dit le texte de l'image. Ma petite Monique, c'est Pâques » (25 mars 1986). « Monique, vraie fille de Dieu et ma petite soeur très chère » (12 mars 1985). « Ma pe-

tite Monique bien aimée. La Paix de Jésus soit avec toi, aujourd'hui et toujours » (22 février 1986). A ses amis, à tous ses amis, dès que l'occasion s'en présentait, il donnait son temps et sa peine. « La phrase que j'aimerais m'entendre dire ? », répondait-il à un enquêteur : « Tu m'as aidé ! »[74]. Heureux homme, heureux prêtre qui parvint à vivre un véritable amour sensible et spirituel comme François de Sales son modèle, sans jamais, je crois le savoir de science certaine, échouer sur les écueils qui, en pareils cas, guettent le commun des mortels !

La victoire de la maladie.

Le P. Aubry est mort le 17 février 1994 dans la maison générale salésienne de Rome-Pisana. Un mal, dont il ignorait la nature, le taraudait depuis plus de trois années. Avec simplicité, il en décrivit les manifestations dans ses circulaires annuelles.

Jusqu'à soixante-quatorze ans, sa santé avait été excellente. Puis, en décembre 1990, il dut se soumettre à l'ablation d'un polype intestinal. Il se rétablit rapidement. Mais, deux ans après, le 31 janvier 1993, il avouait rédiger sa lettre circulaire « en une situation un peu particulière : celle d'un malade à peine rentré de l'hôpital (...). Cette fois-ci il ne s'agissait plus d'éliminer une excroissance artificielle, mais d'entamer un élément des plus vitaux de l'organisme. Je fus opéré le 13 janvier par un excellent chirurgien qui m'enleva presque les deux tiers de mon foie... »[75]. Combien, après pareille intervention, se seraient reposés trois mois à la campagne ou à la montagne ? Dès le mois de février, amaigri certes, mais alerte, le P. Aubry se remettait au travail : cours de théo-

logie sur la vie consacrée à l'université salésienne, leçons à l'École pratique de droit et de théologie de la congrégation romaine pour les Religieux et, le 19 mai, communication à un Symposium international sur l'identité des consacrés dans l'Église, qui se déroulait à l'université du Latran. Il donnait des conférences : au chapitre général des Soeurs de la Charité, aux novices salésiens, aux Apôtres du Sacré-Coeur ; il prêchait trois jours de retraite aux coopérateurs de Vérone... Mais le mal insistait désormais. Deux noeuds douloureux et capricieux le saisissaient à hauteur des épaules et des poumons. Et, en août, étant allé prêcher à des religieuses près de Naples, il eut, dès la première nuit, une forte hémorragie interne. On l'hospitalisa. Ulcère au duodénum, diagnostiquèrent les médecins. Puis, quand il croyait cet ulcère cicatrisé, en septembre, une diplopie, qui l'empêchait d'accommoder correctement avec les deux yeux, l'obligea à porter désormais en permanence un bandeau cachant un oeil. Examens, analyses, médicaments, piqûres, rayons. « J'aurai bientôt connu tous les hôpitaux de Rome », me disait-il en octobre. Et, bravement, il continuait à travailler. C'est alors qu'il mit au point un volume collectif de 400 pages en italien : « Vie consacrée, un don du Seigneur à son Église », ouvrage dont il avait rédigé lui-même les chapitres principaux. Il préparait en français sous le titre : *Les saints de la famille,* une série de médaillons, qui décriraient la vie et la figure des membres les plus illustres de la Famille salésienne[76].

En janvier 1994, squelettique, la vivacité de ses gestes étonnait encore le P. Marcel Jacquemoud, élu provincial de Lyon (et, à ce titre, présent pour quelques jours à Rome), à qui il avait été donné pour mourant.

Dans sa chambre où il le recevait, le P. Aubry ne tenait pas en place. Il se levait sans cesse de sa chaise, allait prendre un livre dans sa bibliothèque, revenait, grimpait jusqu'à un rayon élevé pour en saisir un autre. La passion de ses travaux le galvanisait... Cependant, incapable de rien absorber, il dépérissait. Et, vers le 10 février, il fallut se résoudre à lui avouer que tout espoir de le sauver était désormais perdu. Un miracle seul le conserverait. Les filles de Marie auxiliatrice de l'Auxilium qui lui rendaient alors visite ne pourraient-elles pas l'obtenir du ciel ? « Sinon, leur disait-il, vous ne reviendrez ici que pour mon enterrement »... Le 16 février, il se levait encore. Il aurait tant voulu poursuivre la rédaction des notices françaises. Son esprit demeurait lucide. Dans la matinée du 17 février, les salésiens venus prier à son chevet le voyaient encore s'efforcer d'articuler les mots avec eux. Il esquissait un signe de croix... Enfin, au début de l'après-midi il rendit le dernier soupir.

« Eccomi, eccomi » (Me voici, me voici !), chantait la foule de ses funérailles célébrées de façon tout à fait extraordinaire dans l'*aula magna* du *Salesianum* de Rome-Pisana. « Me voici, me voici, Seigneur, je viens ; me voici, me voici, que s'accomplisse en moi ta volonté ». Le fidèle serviteur présentait à Dieu soixante-dix-huit ans de loyaux services.

Francis Desramaut

Lyon, le 14 avril 1994

NOTES

1.Extrait de naissance, Les Breuleux, 21 septembre 1926.
2. Enquête publiée dans le *Bollettino salesiano*, Rome, septembre 1992, p. 43.
3. Pierre Conconi, dans *Don-Bosco-France*, 10 avril 1955, p. 10-11.
4. Paul Adt, d'après É. Phalippou, *Le Château d'Aix*, Lyon, 1993, p. 78-79.
5. Auguste Cau, né à Paris le 19.10.1880. Directeur au Château d'Aix depuis juillet 1925. Mort dans cette maison le 7.10.1930.
6. Paul Cambon, né le 17.12.1896 à Couffouleux, Aveyron. Mort au Château d'Aix, le 28.3.1941.
7. Émile Phalippou, 31 mars 1994. Le P. Phalippou fut, en 1930-1933, clerc triennal au Château d'Aix.
8. R. Delaubry, *Saint Jean Bosco*, Lyon, Vitte, 1935, 64 p. (pour la quatrième édition, les trois premières éditions n'ayant pas été retrouvées jusqu'ici).
9. Circulaire, 15 février 1984.
10. Lettre au directeur de la maison de Montpellier, 6 juillet 1937.
11. Examens passés à l'université de Grenoble, 1938-1939.
12. René Simon, 25 février 1994.
13. Soeur Marie-Thérèse Guillot, Paris, 11 mars 1994.
14. Albert Burckart, Jean Grandhaye, Louis Jehl, André Le Du et Jean Trébern.
15. Circulaire, 15 février 1984.
16. Information provenant de la même circulaire.
17. Enquête publiée en septembre 1992.
18. Le soussigné en bénéficia.
19. Ch. JOURNET, *Petite biographie de Nicolas de Flue*, Neuchâtel, 1942, p. 41.
20. Jean Lachaize, 2 mars 1994.
21. Lucien Aubert (deuxième témoin), 27 février 1994: André Guebey (troisième témoin), 1er mars 1994.
22. Pierre Ignace-Théobalde, 7 mars 1994.
23. André Guebey, 1er mars 1994.
24. André Guebey, même jour.
25. Marseille, Don Bosco, 1948, II-38 p.
26. Musique d'André Regnaut. Lyon-Fontanières, 5.3.1950.
27. Paris, Procures salésiennes, 1954, 44 p.
28. Paris, Procures salésiennes, 1954, 84 p.
29. Coll. *Feuillets de vie spirituelle*, 30, Paris, Fleurus, 1956, 80 p.
30. Coll. *Feuillets de vie spirituelle*, 32, Paris, Fleurus, 1957, 96 p.
31. Coll. *Feuillets de vie spirituelle*, 42, Paris, Fleurus, 1961, 96 p.
32. *Les mystères de Jésus sauveur*, 1961, p. 54.
33. Roland Ghislain, 24 mars 1994.
34. Émile Phalippou, 31 mars 1994. Le P. Phalippou fut à Lyon le directeur (1958-1964), puis le provincial (1964-1970) du P. Aubry.
35. Une lettre du P. Ter Schure, Turin, 27.8.1969, confirme cette information.
36. Circulaire, 15 février 1984.
37. Marcel Jacquemoud, mars 1994.
38. *Ecco ciò che pensano i Salesiani della loro congregazione oggi*, Castelnuovo Don Bosco, 1969.

39. *Problemi e prospettive per il secondo capitolo ispettoriale speciale*, Turin, 1970.
40. Enquête publiée en septembre 1992. (Voir n. 2, ci-dessus).
41. *Apostolo per i giovani,* Turin-Leumann, Elle Di Ci, 1972, 196 p.
42. *Una via che conduce all'amore. Commento alle Costituzioni salesiane,* Turin-Leumann, Elle Di Ci 1974, 599 p.
43. *Rinnovare la nostra vita salesiana,* Turin, Elle Di Ci, 1981, 2 vol., 248 et 174 p.
44. Rome, Maison généralice salésienne, 1990, 512 p.
45. GIOVANNI BOSCO, *Scritti spirituali.* Introduzione, scelta dei testi e note a cura di Joseph Aubry, salesiano, Rome, Città Nuova, 1976, 2 vol., 258 et 366 p. Édition française : JEAN BOSCO, *Écrits spirituels.* Textes présentés par Joseph Aubry, Paris, Nouvelle Cité, 1979, 560 p.
46. Présentés par le P. Aubry, circulaire, 15 février 1984.
47. *Guida di lettura al Regolamento di vita apostolica dell'Associazione Cooperatori salesiani,* Rome, éd. Cooperatori, 1987, 152 p.
48. 576 p., illustrations.
49. Circulaire, Pâques 1989.
50. Circulaire, Pâques 1992.
51. Même circulaire, Pâques 1992
52. Circulaire, avril 1986.
53. Circulaire, avril 1988.
54. Même circulaire, avril 1988.
55. Circulaire, Pâques 1989.
56. Dans *Avec Don Bosco vers l'an 2000,* 1990, p. 439-460.
57. Émile Phalippou, 31 mars 1994.
58. Enquête publiée en septembre 1992. Voir, ci-dessus, n. 2.
59. Même enquête.
60. Circulaire, Pâques 1991.
61. Roland Ghislain, 24 mars 1994.
62. Enquête publiée en septembre 1992. Voir, ci-dessus, n. 2.
63. Même enquête.
64. Circulaire, avril 1988.
65. Enquête citée publiée en septembre 1992.
66. Circulaire, 15 février 1984.
67. Roland Ghislain, 24 mars 1994.
68. René Simon, 25 février 1994.
69. Circulaire, 15 février 1984.
70. Circulaire, avril 1986.
71. Enquête citée publiée en septembre 1992.
72. *Notre patron : Saint François de Sales (1567-1622),* dactylogramme inédit, p. 16.
73. *Le mystère du coeur transpercé,* p. 84-88.
74. Enquête citée publiée en septembre 1992.
75. Circulaire, 31 janvier 1993.
76. Circulaire, nouvel an 1994.

ÉDITIONS DON BOSCO

COLLECTION HORIZONS SALÉSIENS

1- La fenêtre de la Valponasca ,par Aloïse Kothgasser. Réf 705
2- Les Coopérateurs, par Joseph Aubry. Réf : 707.
3- Histoire de l'oeuvre de Don Bosco, par Morand Wirth. Réf 708
4- La pédagogie salésienne face aux défis du monde moderne,. par J.M. Petitclerc . réf 719.
5- La bienheureuse Mère Morano, par Joseph Aubry. Réf 720.

Audiovisuels et vidéos

Trois séries sur la Bible :
a) Série Br : La Bible en audiovisuel avec cassette et livret. 48 dias. Ancien Testament uniquement.
b) Série B : Bible en diapositives avec livret sans cassette, de la Genèse à la fin des Actes des Apôtres : 24 dias par montage.
c) Série Bg : Jésus de Nazareth : sans cassette, avec livrets. Images tirées du film de Zeffirelli.

Les grands témoins

- Bernadette Soubirous
- Jean Bosco
- François de Sales
- Vincent de Paul
- Mère Teresa
- Marie
- Vincent de Paul

Vidéos

- Jean Bosco, l'enfant du songe
- Don Bosco
- Mère Teresa
- François d'Assise
- Dominique Savio
- La cité de l'amour

Catalogue complet envoyé sur simple demande aux :

ÉDITIONS DON BOSCO
4 Impasse Clair Soleil
14000 CAEN

ISBN 2-9062-9552-3